



LA TRISTESSE

*A moins qu'elle ne soit le produit de la honte,
La tristesse nous fait plus résignés, plus forts,
En les adoucissant féconde nos efforts,
Apprend la patience à l'orgueil qu'elle dompte.*

*Au lieu d'envenimer l'homme, elle le remonte,
Elle fleurit le rêve, et sa bonne langueur
Fond l'esprit qui, dès lors, pense comme le cœur,
Avec lui fraternise, y pleure et s'y raconte.*

*Pour toute l'âme elle est comme un jardin de roses,
Lui soufflant un parfum qui l'ensorcellerait,
Elle l'ouvre à l'espace, au silence, au secret,
L'incline à contempler l'éternité des choses.*

*Se sentir exister étant le bien suprême,
Elle donne à vos jours un trainant savoureux,
Par son isolement qui vous rend à vous-même.*

*Comme on renoncerait à poursuivre la piste
De tout ce que le monde offre de plaisirs creux,
Si l'on savait goûter le bonheur d'être triste !*

MAURICE ROLLINAT.

LE CHAPELET ENSANGLANTÉ

Dans une humble chaumière, adossée au flanc de la montagne, habitaient une pauvre veuve et son fils. Soixante-dix hivers avaient blanchi les cheveux et courbé la taille de la mère. L'union et la paix avaient fait autrefois le bonheur des habitants du chalet ; mais, hélas ! le souci, souci terrible, douloureux, avait pris place au pauvre foyer et en rendait la solitude plus profonde. Depuis longtemps déjà, l'unique soutien de la veuve ne faisait plus que de rares et courtes apparitions sous le toit de chaume, témoin de tant de félicité autrefois, quand Gal, c'était le nom du fils, soignait la vache et les trois chèvres qui faisaient la fortune du ménage.

La vie libre, vagabonde, avait remplacé l'amour filial et le bonheur tranquille ; le braconnage, sans trêve ni repos, remplissait tous les instants de son existence. Sous les feux du soleil comme à l'ombre des nuits, en dépit des lois divines et humaines, Gal rôdait de roche en roche, d'un sommet à l'autre, du fond du précipice aux cimes les plus élevées : en un mot il ne vivait que pour sa passion.

Les prières, les supplications, les larmes de sa mère restèrent sans succès. Depuis longtemps déjà, le braconnier ne priait plus, il passait comme en fuyant de-

vant la modeste chapelle du village, sans se signer comme autrefois, par respect pour la maison du Seigneur. On ne s'étonnera pas, si le chapelet ne quittait plus les mains décharnées de la pauvre veuve dont le cœur maternel criait sans cesse miséricorde pour le fils.

Un jour, jour terrible, arriva un chasseur à la figure sinistre, aux allures brutales, qui dit à la malheureuse femme que son fils, son Gal tant pleuré, était couché là bien haut, à la cime des monts, au-dessus d'un horrible précipice, la poitrine percée par une balle et les pieds brisés !... "Celui-là ne redescendra plus," dit-il en s'en allant. La pauvre mère, toute en larmes, le supplia de ne pas s'en retourner sans appeler du secours au village et surtout, sans prévenir le curé.

Le prêtre... à quoi bon ? Il ne veut pas entendre parler de confession, dit le chasseur. — "Ne laisse pas approcher le prêtre !" m'a-t-il dit en blasphémant.

C'en était trop... la malheureuse veuve s'affaissa... tout en insistant à nouveau pour qu'on allât prévenir le ministre de Dieu. Après le départ du messager de malheur, la veuve réfléchit et se dit en elle-même : "Que faire ?" Soudain, elle se lève, sa foi l'emporte sur sa douleur, elle s'écrie : "Pénitence !... oui, je ferai pénitence tant que je pourrai jusqu'à la mort. Quoique les chemins soient bien longs pour mes

pauvres vieilles jambes, j'irai trouver mon Gal, oui, j'irai". Elle partit son chapelet à la main, toujours priant, gravissant d'abord les pâturages, puis la forêt puis les rochers et les broussailles. Bientôt le cœur maternel ne saigna plus seul, les pieds sont déchirés par les pierres du chemin, et les mains sont ensanglantées par les morsures des épines : cependant elle montait toujours, pouvant à peine respirer. De ses mains meurtries, elle essayait la sueur qui ruisselait de son front, en se mêlant à ses larmes. Une demi-heure de marche lui reste à faire, mais elle n'en peut plus... et son fils est près de là... il est perdu... il se meurt ! L'amour maternel est plus fort que la mort. Elle se redresse, embrasse son chapelet, sans trop s'apercevoir qu'il était rougi de son sang : "Tout en expiation pour lui ! Ah ! Mère du Ciel, priez, obtenez grâce. Quand il verra mon chapelet consacré par le sang de sa mère, il m'écouterà. Je vous salue, MARIÉ..." et la vaillante martyre prie toujours, le cœur plein d'espoir.

A cet instant même, elle vit le prêtre s'avançant péniblement : lui non plus n'était pas jeune, il avait baptisé Gal, c'était son fils spirituel. Il grimpa à travers les rochers, s'aidant des épines pour se soutenir au-dessus de l'abîme. Il y a une âme à sauver : que lui importe le reste ? A cette vue, la pauvre femme sent son courage grandir avec son espérance, elle réunit ses forces comme dans un suprême effort, et s'aidant des mains et des genoux, elle monte sans égard pour ses cuisantes douleurs, mais ses membres sont glacés par l'âge, elle s'avance bien lentement...

Gal est couché là-haut, il endure d'atroces souffrances, il vomit les plus épouvantables blasphèmes contre le ciel et contre le prêtre venu près de sa bouche funèbre, pour lui parler de Dieu et de sa dernière heure. Triste et désolé, le ministre du Seigneur est assis à l'écart, sur une saillie de roc, priant pour le moribond, sans le quitter des yeux. Tout à coup, le braconnier se soulève, il dirige son regard vers le chemin de l'abîme... Dieu !... que vois-je ?

Une créature humaine se traînait misérablement sur la pente de la montagne. Ah ; mais qu'est-ce ? Le fils avait un pressentiment. Maintenant, il entendait appeler, il distinguait la voix qui disait : "O mon Dieu tout pour mon Gal ! Chaque goutte de mon sang ! chaque douleur ! par pénitence pour lui ! Reine du très saint Rosaire, priez pour lui ! !"

Pendant que la pauvre mère se traînait ainsi, en laissant des traces de son sang sur la poussière du chemin, il semblait au fils que la terre sur laquelle il était couché était brûlante, et que cette chaleur pénétrait son cœur. Il lui paraissait que les gémissements maternels montaient au ciel et en retombaient, comme des pierres, pour briser tout son être.

La mère est près de lui, elle lui jette des regards pleins d'amour et de douleur, tout en approchant de ses lèvres desséchées un peu d'eau fraîche. "O mon Gal ! mon fils !"

La glace était rompue : un soupir sortit du fond de cette poitrine déchirée, des larmes jaillirent de ses yeux... "O ma mère !" s'écria-t-il. Il laissa tomber sa tête endolorie sur les genoux de la veuve et pleura amèrement. La tendre mère priait toujours, disant sans cesse : "O bonne Vierge, priez pour Gal... Mon Dieu, grâce pour Gal."

Lorsqu'il fut un peu remis, sa mère lui demanda où il souffrait et gémit sur son malheur. Puis doucement elle lui parla des larmes qu'elle verserait sur sa tombe ; mais ajouta-t-elle résolument : "Tout ce que le bon Dieu veut, pourvu que tu puisses mourir en sa sainte grâce." Puis elle attira la tête de Gal sur son cœur, lui parla de son baptême, du bonheur de sa première communion, des jours déjà loin où ils récitaient ensemble le rosaire. Puis continuant, elle lui rappela qu'il fut un temps où son Gal ne priait plus, hélas ! Ce temps est fini... Dieu l'a abrégé. "Maintenant, mon Gal, prie de nouveau avec ta vieille mère, et demande pardon au Père céleste pour tes égarements."

Pendant qu'elle parlait ainsi, le moribond avait joint les mains. Elle lui donne son chapelet teint de sang : "Le bon Dieu, dit l'héroïque mère, en appro-